L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 12 OCTOBRE 1891. — 65ème Année —

BUREAUX : rue de Chartres No. 73.

Dufour & Bouree.
Propriétaires Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 12 OCTOBRE 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par le shérif, au local coin des rues Union et Julia, wagons pour la place, jumper, buggy, harnais, coffre-fort, meubles de bureau, etc.

LE BUDGET
DE LA
MARINE FRANÇAISE.

Le rapport de M. Brisson.

Le rapport de M. Henri Brisson sur le budget de la marine vient d'être distribué. Travail considérable, conçu avec méthode, fruit d'un labeur consciencieux, il mérite une sérieuse attention et fait grand honneur à l'ancien président du conseil. On n'est pas que nous accepttions toutes ses propositions, mais il nous plaît—dit le *Temps*—qu'elles soient formulées devant le Parlement et que la discussion puisse s'ouvrir sur les idées émises dans ce remarquable document.

Dans ses grandes lignes, le projet d'organisation de nos forces navales développé par M. Henri Brisson, procède d'idées nettes, et nous ajouterons que ce sont précisément celles que nous avons toujours défendues. L'honorable rapporteur réclame la mise en état de mobilisation de nos forces navales, c'est à-dire la constitution d'une réserve puissante, méticuleusement organisée, et préconise la suppression de certaines écoles, la réduction des services à terre, des stations extérieures qu'il remplace par des escadres volantes; enfin, il crée un système de flotilles pour la défense permanente des territoires français et de nos possessions méditerranéennes. Tels en sont les points principaux ; nous allons les examiner succinctement et montrer en quoi nous sommes d'accord avec l'honorable rapporteur et en quoi nous ne partageons pas ses opinions.

La flotte de combat se compose de navires armés et de navires en réserve, ceux-ci en première, deuxième et troisième catégorie. L'expérience a prouvé qu'une mobilisation rapide ne peut se faire dans de bonnes conditions que si les bâtiments en réserve ont un noyau sérieux d'équipage et leurs appareils moteurs entretenus avec soin. De là la nécessité de les contrôler à l'in la dépense délétère des arsenaux, de les maintenir en rade et de les grouper sous la direction d'officiers généraux. Tels sont les principes généraux acceptés aujourd'hui par tout le monde et qu'on cherche à appliquer, car c'est inspiré par ce système, le seul qui donne satisfaction à la préparation à la guerre, que le ministre de la marine a constitué cette année une première division de réserve à Toulon et qu'il nous en promet une seconde à bref délai. M. Brisson propose de faire un pas en avant, de supprimer la deuxième et la troisième catégorie—positions qui maintiennent les bâtiments dans les arsenaux et de mettre toute la flotte de combat en rade, avec effectifs réduits.

Nous accepterions ces propositions, si, pour constituer ces escadres armées et de réserve, l'honorable rapporteur n'était obligé de disposer d'un tas de bâtiments qui n'ont plus de valeur militaire, garde-côtes surannés sans vitesse et croiseurs en bois qu'on se préoccupe aujourd'hui de remplacer. Sur ce point, le rapport ne fait pas, au départ entre la nouvelle flotte et l'ancienne flotte : pour la première, il n'est pas de sacrifice qu'on ne doive faire, tandis que la seconde qu'on ménage aucun. La première est composée de navires de vitesse très compliquées ; la seconde, de bâtiments médiocres et relativement très simples; toutefois, on doit ajouter que, si le programme de répartition de nos forces navales que formule le rapport se tient, paraît pas adapté à l'état de notre flotte. Il n'en est pas moins vrai que le système général que préconise M. Brisson émane d'idées justes et qu'il devra être appliqué progressivement, au fur et à mesure de l'entrée en lugue des nouveaux bâtiments ; en un mot, dans la période décennale qui va s'ouvrir, le plan Brisson sera la loi de la marine pour l'organisation de nos forces navales de première et de seconde ligne. Du moins dira qu'on cherche justement à mettre ce système à exécution. C'est exact, mais il est certain que le ministre aura plus de force pour l'appliquer, par cela même que ce système aura reçu l'approbation du Parlement et qu'il sera accepté par l'opinion publique.

Arrivons aux escadres volantes : là encore le principe posé est des plus justes, mais malheureusement il est difficile. Les stations lointaines, telles qu'elles sont constituées, ont l'inconvénient d'immobiliser dans les mêmes parages des navires dont les équipages ne gagnent rien aux séjours prolongés dans les rades étrangères. On y navigue peu ; souvent les seules traversées sérieuses sont celles de l'aller et du retour. Enfin, il est rare que les amiraux qui les commandent aient leur groupe entier sous la main. Supprimer ces divisions, les remplacer par des divisions volantes faisant le tour du monde, visitant de nombreux points, serait, en principe, une excellente mesure. Mais, à l'examen, on se bute à des difficultés qui sont indépendantes de notre volonté. Ainsi, actuellement, la division de Chine est concentrée dans les eaux de l'Yang-Tse-Kiang pour protéger nos nationaux ; pour combien de temps ? qui le sait ?—Le même fait attendrait une ou plusieurs divisions volantes si elles remplaçaient les divisions permanentes.—La division de l'océan Indien ne paraît plus sur les côtes de l'Inde ; elle est pour longtemps sous le commandement de Madagascar.

Dans l'océan Pacifique, les affaires des îles Sous-le-Vent immobilisent plusieurs bâtiments et l'on a regretté, pendant la guerre du Chili, que des incidents de navigation ne nous aient pas permis d'avoir dans ces parages les navires que réclamait à juste titre le ministère des affaires étrangères. Comme nous le disons, le principal des divisions volantes est partout en soi : il aura pour conséquence la suppression de plusieurs écoles d'entraînement et serait excellent pour l'instruction nautique des équipages. Mais, appliqué d'une façon générale, il ne pourrait donner des résultats qu'à condition que des événements dont nous ne sommes pas les maîtres ne les immobilisent pas en partie. Quoi qu'il en soit, il faut en faire l'essai sur une moindre échelle, il est vrai, que celle que recommande le rapporteur, et, par exemple, organiser dans l'ordre d'idées qu'il préconise notre service de l'océan Atlantique ; il y a là une vaste étendue de mer à parcourir.

Reste la question si importante de la défense du littoral par les torpilleurs. Sur ce point, nous sommes complets d'avis qu'il faut faire quelque chose, constituer des centres de flottilles. La marine aura, dit-elle, en 1895, quelque chose comme 260 torpilleurs de toute classe. N'est-il pas d'évident que, le jour de la mobilisation, elle ne peut songer à les armer dans les cinq arsenaux et qu'il est indispensable qu'elle constitue des centres secondaires. Au surplus, nous avons insisté plus d'une fois com ment est précaire notre situation dans la Manche et surtout dans le Pas de Calais. Nous sommes donc d'accord sur le principe général avec l'honorable M. Brisson ; toutefois, nous ne nommes pas partisans des petits groupements, pas plus que des petites garnisons. Nous leur préférons des groupes sérieux. Mais cette question mérite quelque développement et nous y reviendrons prochainement.

Somme toute, au premier examen, on doit dire que le rapport de M. Henri Brisson émane d'un sentiment sérieux et patriotique et d'une saine appréciation de nos besoins. C'est pourquoi il faut en tenir grand compte et prendre des idées qu'il développe tout ce qui peut servir de suite à la défense nationale. A ce titre, il ne peut assez être recommandé à l'attention de ceux qui ont souci de l'agrandeur de la patrie.

FEUILLETON.

LES
Deux Madeleine

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

CHARLES MÉROUVEL.

PREMIÈRE PARTIE.

MARIAGE SECRET.

(Suite.)

—C'est affreux, murmura-t-elle. Depuis que cette certitude m'est venue, je suis bouleversée. J'oubliais tout en ne songeant qu'à toi..... Je me berçais d'espoirs chimériques. Je me disais que l'avenir est long et nous réserve des jours paisibles..... Que nous triompherons des obstacles..... Et puis la vérité, c'est que je ne pensais à rien.... que j'étais folle, que je m'engourdissais dans un rêve.... Aujourd'hui, j'ai peur.

Philippe essaya de la rassurer.

Il la consola avec les paroles les plus caressantes qu'un amant puisse trouver pour soutenir et flatter une femme.

Elle resta abattue et craintive, l'esprit frappé.

—J'ai peur, répéta-t-elle. Mon père a des doutes, j'en suis certaine. Il est changé à ne pas le reconnaître. C'est à peine s'il m'adresse la parole. Il erre seul à travers le jardin des heures entières, où il reste isolé sur un banc, la tête entre ses mains, morne et désolé. Cependant il ne saurait avoir de sujet de tristesse qui me soit inconnu. Excepté Vincent Arband, on parent de ma mère qui demeure à vingt lieues d'ici, de l'autre côté de Dijon, nous n'avons plus de parente..... Rien à craindre on à espérer. Cette humeur noire ne peut donc venir que de nos soupçons. Aussi j'ai une prière à t'adresser.

—Parle.

—Pour lui, pour moi, Philippe, il faut cesser de nous voir pendant quelques jours !

—C'est impossible.

—Quelques jours.... quelques semaines peut être.

—Non.

—Il le faut, te dis-je. Tu sais tout, maintenant.... Toi aussi, tu verras.... Tu chercheras un moyen de salut.

—Il n'en est qu'un.

—Lequel ?

—Je t'épouserai.

Il l'attira à lui d'un geste brusque en passant son bras autour de sa taille et, d'une voix vibrante qui alla au cœur de la jeune fille :

—Que parles-tu de la faiblesse ! lui dit-il. Si l'amour était un crime, est ce que Dieu nous l'aurait mis au cœur, tout puissant, irrésistible ? Sommes nous coupables de la haine stupide des autres ? Renoncer à nous voir, ce serait renoncer à l'air que nous respirons, au plaisir qui nous sourit, à la vie enfin ! Est ce que je peux me passer de toi ? Dès l'on premier regard, de l'instant où j'ai entendu ta première parole, l'amour m'a chanté dans le cœur comme un oiseau le matin sur sa branche : ma vie s'est éclairée d'un soleil nouveau. Tu es devenue mon bien et ce bien que j'ai attaint, je ne veux pas m'en éloigner. Notre amour, je le publierai partout ; je le crierai sur les toits ; je ne le cacherai à personne ! Tu m'appartiens et je te garde, quoqu'il arrive!

—Tu es fou !

—Soit ; je suis fou, mais d'amour pour toi, d'désir et de joie. Tu es mon orgueil, mon bien, ma vie ! Que me fait le reste !

—Raisonne.

—A quoi bon ?

—Cet enfant qui viendra, veux-tu le condamner à l'aversion de mon père, le priver de l'appui de ton oncle ? Le marquis ne te pardonnera jamais une désobéissance à ses ordres.... Lui, le millionnaire de Blangy, il est aussi obtiné que le pauvre retraité dont on a fermé la carrière, qu'on a blessé au cœur et partout, dans sa vanité et dans ses intérêts.

Philippe poussa un cri de colère.

—Laisse donc là les autres, dit-il. C'est à toi qu'il faut songer, à ton bonheur, à ta sécurité, à ton repos.

Madeleine lui ferma la bouche avec sa main.

—Attends encore, supplia-t-elle. Tout ce qu'on pourra faire auprès de mon père, je le tenterai.... peu de peu, lentement. Toi-même, de ton côté, tu en feras autant auprès du marquis.... Si nous ne réussissons pas, nous aurons du moins essayé l'impossible.

—Et alors ?....

—Alors je t'obéirai.... Ce que tu m'ordonneras, je le ferai.... Nous fuirons, si tu veux.... nous renoncerons à tout.... mais pas encore.... crois moi !.... Qui sait si nos efforts ne seront pas suivis de succès !

Elle le fixa de ses yeux voilés de larmes.

—Veux-tu ? dit-elle.

—Espère-tu donc ?

Elle répéta, mais sans conviction :

—Qui sait ?

—Puisque tu l'exiges, j'attendrai, dit-il, mais souvenez-toi que si les autres m'abandonnent, moi, je te reste; que s'ils te méprisent, je t'estime ; que s'ils te haissent, je t'adore !

Ils étaient serrés étroitement l'un contre l'autre.

—Quittons-nous, Philippe, supplia-t-elle.

—Pas encore.

—Je tremble.

—Pourquoi ?

—Je ne sais pas ; je dire.

—Enfant !

—Ne crois-tu pas aux pressentiments ?

Il secoua la tête avec dédain :

—Chimères !

—Moi.... Je suis sûre qu'un malheur vous menace....

Elle se dégagea vivement de son étreinte et se retourna vers la fenêtre donnant sur le jardin.

—Qu'as-tu donc ? demanda t-il

Elle désigna du doigt l'allée sonduisant à la maison.

—Là, dit-elle. J'ai cru entendre....

—Illusion !

—Si c'était lui !

—Le colonel !

—Oui, quelle honte ! Pars, je t'en supplie.

Il s'élança à la croisée, et, à travers le feuillis des vignes et des clématites, il examina la solitude de l'enclos.

La maison semblait endormie.

Les persiennes closes ne laissaient filtrer aucune lueur.

Aucun pas ne criait sur la ravine des allées.

Les ombres des bosquets de noisetiers et des vignes sauvages par des ébulias et formant d'étroites avennes étaient trop grêles et trop basses pour abriter un espion.

Le regard perçant de l'amoureux ne découvrit rien.

—Valse frayeur ! dit-il en revenant à sa compagne pâle d'émotion.

—Pourtant j'avais cru.....

—Erreur !

La nuit reste silencieuse.

Les étoiles brillaient dans un ciel sans nuage.... Un air tiède enveloppait ces amants jeunes, épris l'un de l'autre jusqu'à l'adoration.

Pas à peu Madeleine oublia ses craintes.

Elle se laissa une fois de plus étourdir par des ardentes protestations de celui qu'elle aimait avec une passion sans bornes.

Les minutes passèrent les unes après les autres dans l'ivresse de ces deux êtres si bien faits pour s'aimer et qui se le disaient avec l'emportement d'un amour fou.

Une heure s'écoula comme un songe.

La jeune fille s'endormit dans l'extase au milieu desquelles on oublie le monde entier.

Tout à coup, Philippe la vit se redresser, galvanisée par une épouvantable nouvelle.

Le bruit qui s'était fait entendre frappait de nouveau son oreille, mais en s'éloignant vers la maison ; puis une porte qu'on ouvrait avec précaution se referma de même.

A son tour, Madeleine courut à la fenêtre à laquelle son amant s'était placé d'abord.

Le cœur serré comme dans un étau, elle vit une lumière briller dans la chambre de son père.

—Ah ! balbutia-t-elle en reculant d'un pas, je suis perdue. Il sait tout ! Comment affronter sa colère !

Le doute n'était plus possible.

Que faire ?

Leur angoisse ne dura que quelques instants.

Philippe prit le seul parti qui fût digne d'un homme d'honneur.

Il écrivit deux lignes par lesquelles il demandait au colonel la main de sa fille :

"Notre loyal amour est notre excuse, lui disait-il. Si nous avons commis une faute, permettez-nous de la réparer !"

Au moment où il signait sa demande, la plume tomba de ses mains.

Une détonation venait d'éclater.

Madeline jeta un cri déchirant.

—Ah ! dit-elle, il s'est tué.

Elle se précipita vers la porte en repoussant son amant qui voulait la suivre.

—Fuyez, ordonna-t-elle, vous me perdez !

Et seule, elle courut à la maison.

Un spectacle terrible l'y attendait.

Avant que les domestiques, profondément endormies, aussent deviner son absence et pénétrer dans la chambre de son père, elle en franchit le seuil.

Le colonel, tout habillé, une lampe posée sur sa table, était sur son lit, la poitrine trouée d'une balle, les doigts crispés sur la crosse du pistolet à l'aide duquel il venait de se suicider.

Il respirait encore.

Ses yeux démesurément ouverts se fixèrent avec une expression de reproche sur sa fille :

Elle voulut l'entourer de ses bras, mais le visage du mourant devint si farouche qu'elle recula et, tombant à genoux, prononça dans un gémissement ce mot :

—Pardon !

Pour toute réponse, il lui indiqua un papier étendu sur la table, sous la clarté de la lampe.

Le geste fut si impérieux qu'elle se courba et obéit.

Le papier contenait ces quelques lignes :

"Je me doutais du suprême et dernier affront qui m'écrase.

"Mais je ne pouvais croire ma fille si lâche et si vile qu'elle se laissât déshonorer par ceux qui m'ont dépouillé et avili.

"Certain de son infamie, n'ayant plus rien, ni honneur, ni espoir en ce monde, je me tue sans regret, mais en jetant à la face de la coupable ces derniers mots d'un père irrité :

"Madeleine, sois maudite !

"Lt-colonel STÉFANI."

Quand elle releva les yeux sur le mourant, ses doigts étendus vers elle la menaçaient encore.

—Grâce ! cria-t-elle épouvantée.

Il ne répondit pas.

Il venait d'expirer.

Les servantes arrivaient.

Une demi-heure après, Madeleine put s'échapper et courut au pavillon.

Philippe l'attendait, les traits bouleversés.

—Mon père s'est suicidé, dit elle d'une voix sourde, étranglée par le désespoir. C'est moi qui suis cause de sa mort. Lisi

Et comme il terminait sa lecture :

—Maintenant je n'ai plus que toi, ajouta-t-elle, oralnitive, avec défiance.

Consternée, anéantie par ce cataclysme, elle doutait de tout, d'elle-même, de son amant et du monde entier.

Il la prit dans ses bras, appuya ses lèvres sur son front brûlant et lui répéta avec une tendresse infinie :

—A toi toujours, à toi pour la vie ! Mais pour ton honneur, pour notre avenir, pour celui de notre enfant, silence !

Dans la nuit, il disparut comme il était venu.

Personne dans cette demeure où l'avait apporté le deuil, ne se doute de sa présence.

A quatre heures de matin, le poney noir arriva aux commons de Blangy et le jeune homme éveillé, en lui touchant l'épaule, son fidèle Breton endormi sous l'auvent.

Joson Kerhet éleva sa lanterne.

Du premier coup d'œil, il vit, aux traits contractés de son maître, qu'il était arrivé un malheur.

Il ne l'interrogea que du regard.

—Tu avais raison, dit Philippe Valencourt, très sombre ; j'aurais mieux fait de rester ici.

Et il lui répéta l'ordre qu'il avait donné à Madeleine Stéfani :

—Silence !

IV

DEUX NOUVELLES

Le lendemain, vers dix heures, M. de Blangy était assis devant son bureau, dans une vaste salon qui lui servait de cabinet de travail.

Ce bureau était encombré de papiers, de lettres fraîchement arrivées, de livres nouveaux revêtus de leurs couvertures virginales.

Par les fenêtres ouvertes, le soleil entrait chaud et brillant avec les senteurs du parc rafraîchi par une superbe nuit de septembre.

Un vieux valet de chambre en habit et cravate blanche, attendait les ordres du maître.

Il avait une bonne et honnête figure, rasée de frais et des yeux assez perçants qui ne manquaient pas de finesse.

—Lachaume, dit le marquis, a-t-on vu ce matin mademoiselle de Chambeyre

—Mademoiselle Louise se promène dans le parc du côté de l'allée d'acacias....

—Tu la vois d'ici ?

—Parfaitement monsieur le marquis.

—Elle est seule ?

—Mademoiselle Louise était accompagnée tout à l'heure de M. François.

—Et maintenant ?

—Monsieur François est au bord de l'Etang des carpes.

—Alors fais moi le plaisir de prier ma pupille de venir me parler.

Lachaume ne se le fit pas dire deux fois.

Il sortit et se dirigea vers l'avenue d'acacias dont il avait parlé.

Mademoiselle Louise de Chambeyre s'y promenait, encore.

Sans doute elle avait réfléchi pendant la nuit, mais ses réflexions n'avaient pas dû ramener la paix dans son âme agitée, car ses sourcils froncés, ses lèvres pâles, ses yeux durs annonçaient une irritation sourde et contenue.

Le marquis, resté seul, se gratta le crâne avec une certaine inquiétude.

—Qu'elle épouse François, pensait-il, et me voilà débarrassé de deux soucis.... Mais le sot dur à enlever.... Elle aime Philippe, la pauvre enfant, et Philippe ne l'aime pas.... Ainsi va le monde !....

Il parcourut deux ou trois lettres d'affaires sans importance et les jeta au panier.

Louise de Chambeyre entrait accompagnée du vieux Lachaume.

—Laisse-nous, dit doucement le marquis à son domestique et vous ou sont mes coquins de neveux. Qu'ils ne s'éloignent pas.

—Eh bien ! demanda-t-il ensuite à la jeune fille.

—Tout est dit.

—Ton choix ?....

—Est fait.

—Et tu épouses ?....

—Celui des deux qui veut de moi.

—Philippe !

Les lèvres de l'héritière exprimèrent le dégoût du malade dans lequel on présente une médecine repoussante.

—M. Philippe Valencourt ne songe pas à moi, dit-elle. Il a d'autres vues.

—Lesquelles ?

—Il garde son secret.... Du reste, je n'ai me insisté pour le connaître.

—François alors !

—Oui, François.... l'autre, dit-elle avec un mépris si flagrant que le marquis en fut effrayé un moment, tant l'expression du visage contrastait avec le mouvement dont.

Mais le sénateur n'était pas homme à laisser surprendre ses impressions ni à revenir pour de vaines émotions sur un projet arrêté.

Il pensait :

—Ville gagnée !

François Valencourt était d'un placement difficile. Philippe n'était pas embarrassant. En mariant robustement l'aîné, le marquis se déchargeait d'un souvenir de famille sans bourse délier.

Cet heureux hasard servait ses desseins pour l'avenir.

—Puis je donc lui annoncer la bonne nouvelle ? dit il sérieusement.

—François est déjà au courant, répondit l'héritière et tenez, le voici qui arrive.

L'aîné des Valencourt entrait en effet.

—François, dit le marquis, remercie mademoiselle Louise de Chambeyre qui consent à faire ton bonheur et te fortunant.

Les dots de deux millions, en ce temps là, ne poussaient pas entre tous les pavés.

Il en est peut-être de même aujourd'hui.

Un éclair de triomphe illumina la figure mince et blafarde de l'aîné des Valencourt.

Il saisit la main de sa future comme une proie et y appuya ses lèvres rasées avec soin, à la mode des procureurs auxquels il ressemblait.

La jeune fille ne la retira pas, mais une pâleur mortelle envahit ses traits.

Et comme François lui murmurait à l'oreille cette promesse banale :

—Ce n'est pas un mari que je veux être, mais un esclave !

Elle répondit nettement, avec une dureté significative :

—J'y compte bien, monsieur, j'y compte bien !

Philippe, qui entrait à son tour, s'approcha de son oncle.

Le marquis lui dit à voix basse :

—Imbécile ! Cette fille avait un bégain pour toi et tu la laisses à un autre..

—Cet autre est mon frère, répliqua le jeune homme avec une indifférence marquée.

—Souviens-toi que désormais c'est une ennemie pour toi.

—Mon oncle !....

—J'ai dit.

Quelques minutes plus tard, Philippe Valencourt, sous le coup de l'étonnement que lui avaient causé les paroles si imprévues mais au fond si justes du vieillard, se trouva face à face avec mademoiselle de Chambeyre.

Etait-ce un effet du hasard ?

Elle plongea son regard noir, blessant comme une flèche empoisonnée, dans les yeux du jeune homme.

—Vous voyez, dit-elle avec une amère ironie, c'est fait.

—Et j'en suis surpris !

—Pourquoi ?

—Si vous détestez François, comme vous me l'avez dit hier, pourquoi l'épouse-t-il ?

Elle posa sa main allongée et fine sur le bras du jeune homme.

—Retenez bien ceci, dit-elle en appuyant sur les mots ; j'épouse François pour rester près de vous, mêlée à votre vie, et vous faire tout le mal que je pourrai.

—Allons donc ! Je ne vous crois pas.

—Vous avez tort.

—Moi, je vous répondrai ceci : vous aurez beau faire, Louise, je vous aimerai toujours d'une bonne et sincère amitié.

Elle s'approcha, plus près encore, pâlie comme pâlissent les plus intimes, jusqu'à le toucher des pointes de son corsage.

—Comme une sœur ! dit-elle lentement.

—Sans doute, dit-il interdit, comme une sœur ! N'êtes-vous pas presque la mienne ?

—C'est justement pour cela que je vous hais !

Elle devait le lui prouver plus tard.

Elle revint comme s'il avait été mordu par une vipère.

Le haine éclatait sur le visage de mademoiselle de Chambeyre.

Sa voix avait quelque chose de rauque ses yeux une flamme livide qu'il ne leur connaissait pas.

Mais le cadet des Valencourt n'était pas facile à intimider.

Il la considéra un instant avec une pitié presque tendre, s'empara de sa main et la porta à ses lèvres, sans prononcer un mot.

Au même instant, le valet de chambre entra et dit quelques mots à l'oreille de son maître qui tressaita sur son siège en s'écriant :

—Bah !

—C'est un des gardes qui apporte cette nouvelle.

—Comment ! se peuvre diable se serait brûlé la cervelle ?

—Il s'est tué, monsieur le marquis, voilà ce qu'il est certain.

—Qu'allez dire ? demanda mademoiselle de Chambeyre.

—Le colonel Stéfani, ce Corse enragé qui ne pouvait pas se tenir en paix.

—Quand ?

—Cette nuit, répondit Lachaume.

—Est ce certain ?

—Très certain, mademoiselle.

La jeune fille examina longuement Philippe Valencourt, qui soutint son regard avec bonchon.

—Le colonel Stéfani ne laisse-t-il pas une fille ?

—En effet.

—Une grande blonde très jolie qu'on admirait aux assemblées du pays !

—Poursuivez.

—Que deviendra-t elle ?

—Ma foi, dit le marquis, sa situation doit être terriblement précaire. Plus de pensions de retraite et pas l'ombre de fortune.... Elle sera très directement embarrassée si une jolie fille pouvait l'être.

M. de Blangy considérait à son tour son neveu le cadet des Valencourt, d'un œil très pénétrant.

Il soutint cet examen comme il avait soutenu celui de mademoiselle de Chambeyre.

—Vous ne saviez rien de ce suicide, Philippe ? demanda de nouveau la jeune fille.

—Rien du tout.

—C'est étonnant.

—Pourquoi ?

—On dit que votre poney connaît à merveille les chemins qui vont à Bellemare.

—Comme il connaît tous ceux des bois de mon oncle. J'aime beaucoup à me promener en forêt. On y entend moins de potins qu'ici.

—Ce garçon est très fort, pensa le marquis, il faudra le pousser dans la diplomatie.

Mais cinq minutes plus tard, au moment où le jeune homme, se croyant seul, sous un massif de tilleuls centenaires, était plongé dans une douloureuse rêverie, une main vint poser sur son épaule et une voix lui dit, en sifflant comme une nichée de serpents :

—La main sur la conscience, me jurerez-vous que vous n'êtes pour rien dans cette fin tragique ?

C'était la voix de mademoiselle de Ch mbeyre.

Il tressaillit, mais il haussa les épaules, sourit de pitié et ne répondit pas.

V

ARBAUD ET BOURAILLE.

C'est un un joli département que la Côte-d'Or, et dans la Côte-d'Or, c'est un joli village que le village de Pougny.

Pougny est situé à sept lieues environ de Dijon, à l'est, dans l'autre côté de Savoles et de Magny.

Pougny n'a que trois cents habitants agglomérés autour de son église, mais c'est tout de même un chef-lieu de canton avec un juge de paix, un notaire, un percepteur et tout ce qui s'ensuit.

Il n'est guère d'endroits plus paisibles en France, et disons-le, plus heureux.

Point de ces hautes cheminées qui vomissent des fumées noirâtres ; point d'usines aux murailles sombres dans lesquelles saint Lundi se fête industrie, hâves et rachitiques, gémissent comme dans des cachots.

Quelques fermes aux rouges toitures, aux riantes jardins, aux cuisines à casseroles brillantes, aux celliers abondance, s'élèvent çà et là parmi les bâtures arrosées de ruisseaux, les champs admirablement cultivés, les vignes que le phylloxera destructeur n'ait pas visitées et respecté ; enfin sur les collines couronnées de taillis verdoyants.

C'est un paradis.

Or, ce paradis était alors habité par les plus honnêtes gens de la terre.

Le bien-être engendre-t-il la vertu ?

Ce n'est pas prouvé, m'ais c'est tout ce qu'il y a de plus probable.

Parmi ces honnêtes gens, il en était deux qui ne valaient peut être pas mieux que les autres, mais dont le nom était plus sonore et plus prononcé.

Le premier s'appelait, d'après l'état-civil de la commune, Jérôme Anselet Bouraille.

Bouraille remplissait les modestes fonctions de greffier du juge de paix de Pougny ; mais n'étais un greffier véritablement extraordinaire.

Petit, gros, replet, aux cheveux ikrant sur le rouge, le ventre rebondi. Il figure large et souriante, rose, au nez légèrement retroussé et la bouche trop large, presque imberbe, Bouraille était garçon.

Et il touchait à la quarantaine.

Il s'était fait greffier pour s'occuper, pour être quelque chose, pour avoir une distraction quelconque à l'ennui d'une existence parcoulée, qui se bornait au jardin de sa maison, une vraie petite ferme, et à une douzaine d'arpents de champs et de vignes qui pouvaient passer pour un modèle de bonne tenue et rapportaient en proportion des soins qu'on leur donnait.

Bouraille était riche, car en dehors de ses immeubles il possédait cinq à six mille francs de rentes en bonnes valeurs.

Or, avec le revenu de sa terre et de son argent, le greffier était plus à l'aise à Pougny qu'un millionnaire au boulevard des Italiens.

Cependant il dépensait peu, vivait avec une servante unique et un vieux laboureur qui soignait son bien.

Mais il ne réalisait pas d'économies.

Quand par hasard un débiteur malheureux était poursuivi devant son juge de paix, il arrangeait l'affaire en payant de sa poche.

Et en réalité, ce Bouraille était un saint, mais un saint de bonne humeur, gai, ayant le mot pour rire, mangeant bien chez lui ou chez les amis, buvant ces et aimant les bonnes choses que Dieu a faites pour nous rendre l'existence moins amère.

Il est inutile d'ajouter qu'il n'avait pas d'ennemis.

Parmi ses voisins, il en trouvait un qui était plus intime avec lui que les autres.

Ce voisin s'appelait Vincent Arband et demeurait à un kilomètre et demi du bourg de Pougny, dans une superbe ferme, le Jouceray.

Le Jouceray était même mieux qu'une ferme, c'était presque un domaine, avec cent cinquante à deux cents arpents de prés, de vignes, de labours et de bois.

La maison était vaste; les communes considérables.

Vincent Arband faisait valoir le tout en campagnard qui sait son affaire.

Or, le lendemain de la scène de Bellemare, un exprès expédié de Dijon arrivait au Jouceray et remettait au maître de la maison une dépêche ainsi conçue :

"Mon cousin, un grand malheur me frappe. Mon père est mort.

"MADELEINE STEFANI."

Il était six heures du soir.

Le premier soin de Vincent Arband fut d'expédier un valet de charrue à son ami Bouraille avec un seul mot :

"Viens !"

Vincent Arband était un grand garçon de trente cinq ans, vigoureux comme un portefaix au cou de taureau, la figure douce et bienveillante, sans barbe parce qu'il se faisait raser avec soin chez le frater de Pougny, un sang vermeil, aux grands yeux bleus timides et aux cheveux châtains.

Sa mère était morte jeune, d'une fièvre ; son père, en se tombant d'une charrette de foin, s'était tué sur le coup.

Il restait seul avec une jolie fortune et un caractère assez mélancolique. Ses malheurs de famille impriment à son visage une tristesse facile à comprendre.

Elle avait une autre cause.

Vincent Arband était parent des Stéfani par la mère de Madeleine, une de ces cousines éloignées.

Souvent le colonel était venu passer quelques jours au Jouceray et la beauté de Madeleine avait frappé Vincent qui n'osait se déclarer, dominé par son excessive timidité.

Très épris de la jeune fille, n'ayant pour confident de cette passion que son ami Bouraille, il attendait l'occasion favorable pour demander en mariage.

A vrai dire, il gardait au fond du cœur un secrète espérance d'être agréé.

D'abord à cause de sa position de fortune.

Ensuite il avait deux intelligences dans la place : le colonel très désireux d'assurer l'avenir de sa fille et de plus une servante dévouée à ses maîtres pour lesquels elle vivait depuis vingt ans et que appelait la vieille Marion, bien qu'elle n'eût guère dépassé la quarantaine.

Marion appréciait Vincent Arband à sa valeur et possédait une véritable influence sur sa maîtresse qu'elle avait vue toute petite.

Le maître du Jouceray comptait donc sur son appui.

C'était à la demande de la servante que Madeleine, la tête perdue, avait envoyé cette dépêche à son cousin.

Bouraille n'était pas homme à abandonner son ami en un cas si grave.

Les deux copins débarquèrent le lendemain, à neuf heures du matin, à Bellemare.

Ils étaient tout conduire de Beaune dans une voiture de louage à la petite maison du colonel.

La désolation la plus profonde y régnait.

Les deux servantes seules étaient là, mais.... et vous me le permettrez, je vais vous l'expliquer.

Le curé de la paroisse, un brave et digne prêtre, avait commencé à fermer les yeux sur l'acte de désespoir du colonel et à lui accorder l'hospitalité en terre sainte, malgré les règlements édictés par l'église contre les suicidés. Mais malgré cet acte de condescendance et de miséricorde peu de personnes assistèrent au convoi de l'infortuné.

Les gens pagées sont presque déserts du côté de Bellemare.

De plus l'hostilité du marquis de Blangy, dont les domaines arrivaient jusqu'à la maison du colonel, retenait quelques voisins et tous les serviteurs du château.

Enfin, l'humeur sombre du Corse lui avait aliéné plus d'une sympathie.

La cérémonie fut navrante.

Lachaume pleurait sur cette infortune.

Les trente ou quarante assistants qui suivaient le cercueil de l'officier, sans être initiés au secret de ses affaires, comprenaient aisément que si les restes du malheureux Bellemare sortaient de chez lui par une porte, la misère ou du moins la gêne et les embarras de toute sorte y entraient en même temps par l'autre.

Vincent Arband le comprenait mieux que personne.

Mais cette circonstance, loin de diminuer ses désirs de conquête, les redoublait au contraire.

Elle augmentait aussi ses espérances en le débarrassant des rivaux qui pouvait craindre. Le pauvre garçon, en voyant Madeleine si triste et si belle dans sa robe de deuil, bien simple et presque pauvre, car elle avait été faite à la hâte avec des étoffes prises au bourg voisin, tant le désastre avait été soudain et imprévu, se dit que le bonheur de sa vie était en elle, qu'il emploierait tous ses efforts à lui faire oublier ses chagrins, que plus elle serait dépourvue de ressources, moins elle lui disputerait et que plus sa fortune serait en joie à la combler de biens et à la consoler dans l'abondance et presque la richesse du Jouceray.

Aussi quand, l'office terminé, il rentra à Bellemare où un déjeuner—ce repas de deuil de campagne qui réunit tous les parents du mort à sa table—l'attendait avec son ami Bouraille, son cœur battait avec violence dans sa large poitrine.

Pendant que la jeune fille montait à sa chambre pour étouffer ces sanglots et sécher ses larmes, les deux amis entourèrent la vieille Marion, l'entraînèrent dans la salle à manger vide encore et la retenant contre eux, le pressèrent de questions.

D'abord comment cette catastrophe était survenue ? A quel propos ?

On ne se loge pas une balle dans la tête sans raison.

Marion n'avait pas beaucoup d'éclaircissements à fournir.

Elle ne savait rien de précis.

Le colonel était d'humeur noire depuis longtemps. Vincent Arband se l'ignorait sans doute pas puisqu'il le voyait les années passées des quinze jours de suite au Jouceray. C'était un caractère aigri, mécontent, froissé, qui s'exaspérait de rien. Il ne décolérait pas depuis des mois.... sans crier pourtant, mais le mal était en dedans et plus terrible parce qu'il ne perçait pas au dehors.

Marion avait des comparaisons à elle pour expliquer cette sorte d'accès de colère qui avait fini par crever en étouffant son malade.

Le marquis de Blangy avec ses procès en était cause en partie et la mort de la colonelle aussi.... autrefois, et puis la démission qui avait donné le dernier coup, démission ou retraite, marion ne savait pas trop.

Ce qui était sûr, c'est que depuis que le colonel s'était retiré à Bellevue on ne pouvait plus en approcher.

Il était comme un hérisson et Madeleine elle même n'y pouvait rien.

La douceur, Marion entama un dithyrambe en l'honneur de sa maîtresse.

Elle était si charmante pourtant, si douce, cette Madeleine, se plaint à tout, toujours d'humeur égale.

Ah ! elle ne tenait pas de son père, celle là.

Ce n'était pas du sang corse qu'elle avait dans les veines, de ce sang irritable, haineux, rancunier, mais de bon sang de pays, du sang de Bourgogne comme sa défunte mère. Sur un tel sujet, Marion ne tarissait pas.

Point de défauts, toutes les qualités, un ange de bon Dieu !

Marion ne savait évidemment rien de l'intrigue, de sa maîtresse avec le neveu du marquis de Blangy.

Vincent Arband l'aurait embrassée pour les éloges qu'elle prodiguait à son idole.

Il en vint au point capital.

—Elle va être bien pauvre, maintenant, Marion !

—Dame ! vous pensez.

—Plus de pension ?

—Si c'est juste ! une fille de colonel !

—Et que beaucoup de rentes ?

—Quelques cents francs, le reste de la petite ferme.

—Et cette maison de Bellemare ?

—Ça ce rapporte que de l'intrvtien à payer.

—Alors comment vivre ? insinua perfidement Vincent Arband.

Marion poussa un soupir à fendre la porte.

Oui, comment vivre,